

# Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Promenades littéraires, côté Occident



Elias Canetti

## Ecrivains de Cacanerie II (Canetti, Musil)

## Elias Canetti

Je viens de relire les trois livres autobiographiques de Canetti qui vont de sa petite enfance à Roustchouk en Bulgarie jusqu'en 1937 lorsqu'il enterre sa mère au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

*Elias Canetti : Die gerettete Zunge, Geschichte einer Jugend, édit. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 1977.*

*Elias Canetti : Die Fackel im Ohr, Lebensgeschichte 1921 - 1931, édit. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 1980.*

*Elias Canetti : Das Augenspiel, Lebensgeschichte 1931 - 1937, édit. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 1985.*

Et je suis un peu déçu. Mais c'est le problème de tous les écrits autobiographiques : ils relatent souvent des événements, des rencontres, des personnages qui ont eu une certaine importance pour celui qui les raconte mais qui nous paraissent, à nous qui ne sommes pas impliqués, d'une grande banalité. Même si les personnes décrites sont connues. Mais que nous importe au fond que Bertold Brecht soit quelqu'un de moralement douteux, que Musil se vexe quand on le met sur le même plan que Thomas Mann, que Kokoschka parle d'une voix douce et ait un oeil de calamar et qu'Alban Berg soit un grand modeste ! Il n'y a que le témoignage sur Karl Kraus qui fascine, car il montre l'influence extraordinaire que cet homme a pu avoir sur l'intelligentsia viennoise (Canetti a assisté à une centaine de lectures publiques de Kraus, pendant longtemps il n'a pas voulu lire Heine parce que Kraus le condamnait et plus tard encore, ayant loué une maison à Grinzing et s'apercevant qu'il a pour voisin le fils de l'ancien Directeur de la *Freie Presse*, l'ennemi mortel de Kraus, il refuse de jeter un regard de son côté). Par contre, à la fin de sa vie, entre le moment où Kraus arrête de s'exprimer sur la politique et sa mort accidentelle en 1936, Canetti, et tous ses amis avec lui, le méprisent (il a soutenu Dollfuss qu'il pense être le dernier rempart contre Hitler), ignorent sa mort et ne se rendent même pas à son enterrement.

On trouve pourtant dans ces souvenirs d'autres aspects qui sont intéressants à plus d'un titre.

Ainsi on se rend mieux compte que ces juifs d'Europe centrale sont des Européens avant l'heure. Ce qui frappe d'abord - et Dieu sait si on le leur a reproché - c'est qu'ils ne connaissent pas de frontières. Ils parlent toutes les langues. Ils ont des membres de leurs familles dans tous les pays. La famille des Canetti fait partie des juifs « Spaniols ». Ils constituent une véritable caste qui méprise les autres juifs qu'ils soient d'origine allemande (les Tedescos) ou polonaise ou russe. Et leur véritable langue maternelle est encore l'espagnol, ou plutôt le vieil espagnol tel qu'il était parlé quand on les avait expulsés bien des siècles auparavant. Le magasin du grand-père s'appelle *la butica*, le fils aîné porte le nom traditionnel de *Bucco* et quand la mère d'Elias enfante dans de grandes douleurs son deuxième fils (Nissim qui sera plus tard le fameux Jacques Canetti des *Trois Bandets*), elle n'arrête pas de crier : « *Madre mia querida !* ». Et elle salue son père (c'est un Arditti comme notre comédien) par la formule traditionnelle : « *Li beso las manos, Senior Padre !* ». Mais en ce coin de Roustchouk, sur le bas Danube, on parle toutes les langues. Le grand-père Canetti prétend parler ou comprendre 17 à 19 langues. Même qu'il a sauvé la vie d'un passager sur un bateau parce qu'il a entendu deux malfrats planifier leur crime en langue grecque. Mais il ne connaît qu'une seule écriture : l'araméenne (je suppose que c'est la même que l'hébreue).

Et puis ils voyagent. Avec des passeports turcs, car ils vouent une reconnaissance éternelle aux Ottomans qui les ont accueillis et protégés après leur expulsion d'Espagne. Il n'y a que les Ardittis qui ont un passeport italien car avant d'arriver en Bulgarie turque ils étaient passés par l'Italie (Livorno). Les parents d'Elias vont s'installer à Manchester où se trouvent déjà d'autres membres de la famille. Les enfants ont une nourrice anglaise et vont apprendre l'anglais. Puis après la mort subite du père ils vont déménager à Vienne. Elias a 7 ans et sa mère lui inculque en quelques séances homériques suffisamment d'allemand pour lui permettre de suivre

l'école locale sans aucun problème. Entre eux les enfants continuent à parler anglais. Plus tard encore la mère s'installe à Paris avec ses deux plus jeunes enfants qui ont appris le français à Lausanne. Jacques entre à HEC et devient un personnage important de la vie parisienne puisqu'il crée les Trois Baudets (où Annie et moi nous avons vu débiter Georges Brassens, Guy Béart, Félix Leclerc et tant d'autres et assisté à une séance mémorable entre Pierre Dac assis presque nu en fakir sur une table au milieu de la scène et Pierre Blanche l'interrogeant en passant dans le public), devient Directeur musical chez Philips-Musique et constitue plus tard son propre label (continué aujourd'hui par ses enfants). Quant au plus jeune frère, Georges, il fait ses études de médecine en France et devient un pneumologue réputé.

Alors c'est vrai qu'ils ne pratiquent pas un nationalisme étroit. La guerre leur fait horreur. Ils ont pourtant un certain patriotisme : un patriotisme culturel et linguistique. A Roustchouk les parents d'Elias utilisaient l'allemand entre eux, comme langue secrète, mais aussi comme langue d'amour (ce qui peut paraître étrange à un Français, puisque seuls le français ou l'italien, d'après lui, peuvent servir à cela !), en souvenir de leurs années d'études à Vienne, de leur rencontre aussi et des soirées inoubliables du Burgtheater. Quant à Elias on sait quelle importance ont eu pour lui la langue et la littérature allemandes.

Un autre aspect étrange de cette autobiographie : la relation extraordinaire entre Elias et sa mère. Son père meurt brusquement d'un accident cardiaque à 31 ans. Elias n'apprendra que beaucoup plus tard que sa mère se sent responsable : elle était partie se soigner en Suisse, un médecin la baratine, lui parle de Strindberg, lui demande même d'abandonner mari et enfants et de l'épouser. Elle est sous le charme, prolonge son séjour jusqu'à ce que son mari lui ordonne de revenir. Et elle, dès son retour, raconte tout cela à son époux qui l'interroge toute la nuit, qui est persuadé qu'elle l'a trompé, effaré d'apprendre que le baratin du toubib s'est fait en plus en allemand, leur langue d'amour. Ils ne dorment pas, ne se réconci-

lient pas, et au petit-déjeuner le mari s'écroule mort après avoir ouvert un journal où l'on annonce le début de la guerre des Balkans.

Alors le jeune Elias couche dans le lit de sa mère, l'enlace, l'empêche de se suicider. La mère, finalement, décide de se consacrer à ses enfants, de continuer sa vie, si jeune encore, sans homme. De toute façon Elias ne le permettrait pas : il éloigne violemment tous les soupirants, l'entoure de sa jalousie. La famille s'installe à Zurich. Pour Elias c'est le paradis : il ouvre son esprit, les plus jeunes enfants sont envoyés dans une institution à Lausanne, sa mère est souvent en sanatorium, mais il est entouré, dans une pension de famille, par une multitude de jeunes filles... Et puis soudain la mère arrive, le houspille, l'humilie, le traite de rêveur, de raté avant l'heure, veut qu'il connaisse la vraie vie, la dure, l'arrache à Zurich et déménage avec toute la famille à Francfort. Il a 16 ans. Elle le domine totalement. Après quelques années ils déménagent de nouveau, à Vienne, et lui, toujours pour lui faire plaisir et faire semblant de vouloir gagner un jour sa vie avec du concret, commence des études de chimie (qu'il va vaillamment finir tout en sachant qu'il n'exercera jamais ce métier). A Vienne il découvre Karl Kraus et une de ses admiratrices, une juive Spaniole elle aussi, aux longs cheveux noirs couleur corbeau, bien plus âgée que lui (un substitut à la mère ?), Veza Cameron, avec laquelle il commence une amitié intellectuelle, avant d'en tomber amoureux (il va l'épouser plus tard). Alors il se révolte. La mère part s'installer à Paris avec ses frères, mais auparavant veut tout faire pour briser sa liaison et lui fait des scènes de plus en plus violentes. Elias éloigne sa Veza, puis, dans sa correspondance, invente d'autres liaisons. Le mensonge fonctionne pendant un certain nombre d'années, mais, plus tard, quand il aura publié son premier roman (*Die Blendung*, l'aveuglement, publié en français sous le titre *Auto-da-fê*) et qu'il rencontre sa mère à Paris, elle se doute bien qu'il a menti. Elle est d'abord fière de sa réussite littéraire (mais dit qu'il la lui doit à elle, que c'est du Strindberg), dit qu'elle n'a rien contre sa Veza, la plaint même parce qu'il va l'abandonner comme il a abandonné sa mère...

et, quelques mois plus tard, lui écrit qu'elle ne veut plus jamais le revoir.

Et puis il y a la scène dramatique de la fin. Son plus jeune frère Georges qui a remplacé son frère aîné auprès d'elle, la soigne, s'est spécialisé comme pneumologue à cause d'elle (sa fille l'a encore confirmé dernièrement à la télé lors d'une émission sur Elias Canetti sur *Arte*) et vit alors en célibataire auprès d'elle, fait venir Elias lorsqu'il voit qu'elle est à l'article de la mort et celui-ci débarque avec un bouquet de roses qu'il lui dit avoir cueilli dans le jardin de son père à Roustchouk (et, une dernière fois, elle croit son fils, lui fait confiance). Et puis elle le regarde. Et lui demande de s'asseoir plus loin. Plus loin encore, dit-elle. Jusqu'à ce qu'il soit assis dans le coin le plus éloigné de la chambre. Et puis lui demande de sortir. Et tous les jours qu'il lui reste à vivre elle le fait venir, le regarde dans les yeux, sans ciller, et la haine monte dans son regard immobile, jusqu'à ce qu'elle lui demande de sortir de la chambre... Il n'a jamais osé lui avouer, dit encore sa nièce à la télé, qu'il s'était marié avec Veza.

Quand on lit cette histoire on comprend mieux pourquoi Canetti s'est intéressé à la relation de Kafka avec sa fiancée mystérieuse, et surtout avec son père, ce père dont Kafka avait tellement peur. Et que Canetti considère qu'il s'agit essentiellement d'un problème de pouvoir. Un pouvoir que l'un veut exercer sur l'autre et auquel l'autre tient à échapper. Et la haine qui monte tous les jours dans le regard de la mère de Canetti est aussi la haine de celui qui va mourir pour celui qui lui survit. Et on est de nouveau dans les thèmes obsessionnels d'Elias Canetti : la Masse et le Pouvoir.

Dans le livre-phare de Canetti, *Masse et Pouvoir*<sup>1</sup>, on trouve un chapitre particulièrement fascinant (à propos du pouvoir) et qui s'appelle : *Le Survivant*.

L'idée en est très simple. Celui qui, malade de pouvoir, est arrivé finalement à assouvir son désir suprême, est devenu le maître

---

<sup>1</sup> voir : *Elias Canetti : Masse und Macht, édit. Claassen Verlag, Hambourg, 1984*

absolu de ses sujets, n'a plus devant lui qu'un seul obstacle, celui de la mort. La mort à laquelle il sait qu'il ne peut échapper. Alors sa soif de puissance se transforme en soif de survie. Plus il y aura de morts autour de lui, plus il aura l'impression de survivre, plus il aura l'impression de vaincre la mort. Canetti va chercher ses exemples très loin dans l'histoire, et même chez les ethnologues. Il retombe d'ailleurs sur des exemples que j'ai moi-même déjà relevés : ainsi Shaka, le terrifiant chef zoulou ou le Roi du Dahomey décrit par Richard Burton qui fête tous les ans ses massacres sanglants. Il cite d'autres exemples tirés de l'histoire romaine ou des conquérants des steppes ou que sais-je encore. Les exemples pullulent. Ce qui est surtout remarquable c'est que le chef ne se contente pas de tuer ses ennemis. Il faut aussi qu'il tue les siens, ses sujets, ses subordonnés directs, surtout ceux qui pourraient un jour lui ravir sa place. Canetti ne cite ni Staline ni Hitler. Pourtant tout le monde y pense. Au moment où Canetti commence à rassembler la documentation nécessaire à son travail, Staline démarre ses grandes purges si bien décrites par Dobritsa T'chossitch dans *Le Temps du Mal*. Difficiles à expliquer sans la théorie de la survie. Mais ce n'était qu'un début. Le petit père des peuples était un véritable Saturne qui a croqué ses enfants avec beaucoup d'appétit. Quant à Hitler il n'a pas seulement exterminé scientifiquement, industriellement, six Millions de juifs. Il a également sacrifié sept Millions des siens (quatre Millions de soldats, trois de civils), a exigé que l'on combatte jusqu'au dernier survivant et aurait voulu que toute l'Allemagne se suicide (beaucoup l'ont d'ailleurs fait, on ne l'apprend que maintenant, par peur des Russes, peur organisée sciemment par la propagande nazie). Je suis certain que son dernier regret, au moment de mourir dans son bunker, était que des Allemands réussissent à lui survivre. Qu'en est-il aujourd'hui ? Canetti a montré par son essai que la paranoïa du survivant n'est pas un phénomène nouveau. Il est vieux comme l'humanité. Et s'il a existé hier il existera demain. D'ailleurs l'exemple de Pol Pot l'a montré. Sans guerre, avec la seule aide d'une idéologie et de quelques centaines d'exécutants dont beau-

coup d'enfants, et en très peu de temps, il a pu exterminer 1,5 Millions de Cambodgiens, son propre peuple, un phénomène qu'on pourrait penser unique (espérer unique ?), un auto-génocide ! Et il n'a jamais été jugé.

Dans l'épilogue à son livre Canetti constate que jamais dans l'histoire le paranoïaque de la survie n'a pu tuer autant de gens en un temps aussi court. Les hommes sont plus nombreux, ils vivent plus les uns sur les autres et les moyens de tuer (la bombe) sont devenus d'une efficacité inimaginable. Il y a quand même une compensation, pense-t-il, ces mêmes armes sont tellement efficaces qu'elles peuvent frapper n'importe où. Alors le paranoïaque de la survie a peur. Il a toujours eu peur. Mais maintenant sa peur aussi devient paranoïaque.

Et puis apparaît Ben Laden. Il colle parfaitement à la théorie de Canetti. Il est malade. Il a un rein en moins. Mais il tue en masse. Avec des moyens modernes et efficaces, des avions, des missiles, peut-être bientôt avec des bombes sales ou des bactéries ou des gaz toxiques. Et il sacrifie dans ses opérations ses propres sujets. Et il échappe aux armes sophistiquées des Américains. Car il n'est pas un chef d'Etat. Exemple que Canetti n'avait pas prévu. Et il survit. Dans une montagne inaccessible... (Note 2011 : les Américains ont fini par l'avoir. Il n'empêche : il a quand même réussi à survivre pendant 10 ans !).

Quand on lit les écrits autobiographiques de Canetti on s'aperçoit que c'est dès son plus jeune âge qu'il a décidé de faire de ces questions de masse et de pouvoir la grande étude de sa vie. Il fait une première expérience d'une manifestation de masse ouvrière à Francfort, à l'occasion de l'assassinat du Ministre des Affaires Etrangères Walter Rathenau, et de l'étrange attirance que cette masse exerçait sur lui. C'était en 1922 et Canetti avait 17 ans. Mais c'est un peu plus tard à Vienne - il a maintenant 20 ans - qu'il commence à s'attaquer à son sujet, au moment même où il ose pour la première fois se révolter contre sa mère. Il part toute une semaine dans la montagne et lit l'étude que Freud a consacrée au pro-

blème : voir *Sigmund Freud : Massenpsychologie und Ich-Analyse*. Il trouve que Freud n'a fait que reprendre les théories déjà développées par Gustave Le Bon<sup>2</sup>. Or Le Bon, dit-il, est beaucoup trop influencé par la Commune et par les idées de Taine sur la Révolution. Il est vrai que Le Bon comme Taine sont des hommes de droite à qui les premières manifestations ouvrières font peur. Ils n'étaient pas les seuls : je crois que c'est Schorske qui racontait l'impression profonde faite sur Herzl par un meeting socialiste auquel il a assisté à Lille lors de son séjour en France pour suivre l'affaire Dreyfus. Mais Le Bon a été le premier à parler du phénomène et ses descriptions me paraissent plutôt convaincantes, même si on n'a pas besoin d'épouser ses convictions politiques sur la démocratie. Je trouve donc regrettable que Canetti n'ait même pas jugé utile de mentionner Le Bon dans la bibliographie de sa *Masse et Pouvoir* !

Mais revenons à son autobiographie : il y mentionne encore une autre expérience de mouvement de masse qu'il a vécue un peu plus tard, en 1927 (il avait alors 22 ans). C'était à l'occasion d'un jugement qui avait innocenté des policiers qui avaient tiré sur des ouvriers en province et en avaient tué une quarantaine. Les ouvriers de Vienne se sont alors révoltés spontanément et ont mis le feu au Palais de Justice. Lors de sa première manifestation, celle de Francfort, Canetti éprouve un étrange sentiment de fusion dans la foule, une perte d'individualité; lors de la deuxième il note que la foule n'a pas besoin de leader pour se former, mais qu'elle a une consistance, elle fuit mais sans panique, et malgré les tirs et les morts, elle revient à l'attaque comme si elle se sentait invincible. Canetti s'est donc passionné pour son sujet très tôt et cette passion ne l'a plus jamais quitté : il publie son livre en 1960, plus de 30 ans plus tard. Et lorsqu'on veut lui faire plaisir pour son 90ème anniversaire, en 1995,

---

<sup>2</sup> Voir *Gustave Le Bon : Psychologie des Foules*, édit. Libr. Félix Alcan, Paris, 1913

c'est encore une compilation d'essais consacrés à son livre, à la sociologie des masses et au pouvoir, qu'on va lui offrir<sup>3</sup>.

Il y a encore plus dans son autobiographie : il parle d'une vision qu'il a eue, comme une intuition subite. Il se demande si toute l'histoire humaine ne pourrait pas s'expliquer par un jeu alterné entre un véritable instinct qui habite l'homme, à se fondre dans la masse, un instinct aussi fort que l'instinct sexuel, et de l'autre côté la tendance qu'a la masse de se décomposer à nouveau, en libérant les individus qui l'ont composée.

Toutes ces expériences individuelles, propres à Canetti, ne se trouvent que dans ses récits autobiographiques. Elles sont complètement absentes de son ouvrage principal. Or elles me paraissent essentielles. Surtout la dernière. Car elles touchent, me semble-t-il, au problème de la conscience qu'a l'homme de son individualité. Un problème étudié par tous les philosophes des Grecs jusqu'à Sartre en passant par Saint Augustin. Le poète arabe Adonis<sup>4</sup> l'exprime ainsi :

« *L'individu est une solitude d'infini*  
*La foule un infini de solitude* »

Dans mon souvenir d'enfant cette prise de conscience est liée à un certain malaise, un sentiment étrange d'incompréhension, de solitude, de séparation. J'en parlerai encore à propos de l'amour, du couple, car j'ai toujours considéré celui-ci comme la solution à ce sentiment de solitude. Mais il me paraît évident que la fusion dans une masse de semblables peut être considérée comme une autre solution du problème. L'instinct de masse n'a donc rien de si extraordinaire. Ce qui est par contre nettement plus mystérieux c'est la façon dont il se manifeste.

Toujours dans son autobiographie Canetti raconte qu'un jour il parle de son obsession avec Hermann Broch, un autre écrivain autrichien - encore un Cacanien, mais je ne peux pas parler de tous

---

<sup>3</sup> Voir : *Einladung zur Verwandlung - Essays zu Elias Canettis Masse und Macht*, édité par Michael Krüger, édit. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 1995

<sup>4</sup> Voir Adonis : *Célébrations*, trad. Anne Wade Minkowski

et d'ailleurs je n'ai jamais lu jusqu'au bout sa grande trilogie romanesque des *Somnambules*<sup>5</sup> - et il montre à Broch une goutte d'eau sur la paume de sa main et lui dit : j'ai pitié pour cette goutte car elle est séparée de la mer. Et, à sa grande surprise, Broch lui répond : c'est un sentiment religieux que vous avez là ! Or il y a effectivement quelque chose de mystique dans la manière dont les gens racontent leur attirance pour la masse. (Note 2011 : Tout récemment on a appris que Broch était lui-même fasciné par la psychose des masses (c'est décidément un phénomène cacanien) : en 2008 paraît en France la traduction<sup>6</sup> d'un ouvrage qu'il y avait consacré, ouvrage jamais terminé et paru à titre posthume en Allemagne chez Suhrkamp en 1979 (Broch est mort en 1951) sous le titre *Massenwahntheorie*).

Canetti, lors de la grande manifestation de Francfort, d'abord immobile sur le trottoir, sent une grande force, une force de conviction qui se dégage de la foule des ouvriers (il les voit comme des « figures, grandes et puissantes ») et dont l'intensité augmente progressivement. Puis lorsqu'il cède finalement à l'attraction et qu'il est lui-même immergé dans la foule, il a l'impression qu'il s'agit d'un phénomène physique, un peu comme celui de la gravitation. Il ressent une modification complète de sa conscience aussi frappante qu'énigmatique.

Marcel Duhamel avait créé après la guerre la prestigieuse collection de la *Série Noire*. Quand nous étions étudiants à Paris nous faisons circuler entre nous ces livres cartonnés jaunes et noirs qui n'avaient qu'un but : faire passer le temps. La plupart de ces romans étaient des traductions d'auteurs américains et de temps en temps on découvrait un récit bien construit qui nous apprenait quelque chose sur ce pays, sur la mafia, sur les grandes villes, sur le Sud aussi. Et un jour je suis tombé sur un récit de lynchage. Etait-ce la

---

<sup>5</sup> Voir *Hermann Broch : Die Schlafwandler, édit. Suhrkamp, Francfort, 1987*

<sup>6</sup> Voir : *Hermann Broch : Théorie de la folie des masses, Editions de l'Eclat, Paris/Tel-Aviv, 2008*

Série Noire ou la Série Blême ? En tout cas je n'ai jamais réussi à retrouver le livre en question même en analysant le grand dictionnaire<sup>7</sup> qui y a été consacré. Mais je me souviens parfaitement de la façon dont le héros du roman décrit comment il est attiré par la foule des lyncheurs, la perte progressive de toute résistance physique et morale, la montée de la fureur, la soif de tuer. Il est devenu un autre. Ou plutôt la partie de quelque chose qui n'est plus lui. (Note 2011 : aujourd'hui je suis arrivé à la conclusion que ce mystérieux livre de série noire était probablement le célèbre roman de Don Tracy, *How sleeps the beast*, voir : *Don Tracy : La bête qui sommeille*).

Je me souviens aussi d'un roman de science-fiction, un peu fantastique, où l'on voit des petites filles, toutes semblables, toutes habillées de rose, danser une ronde, chanter une ritournelle, et tout à coup tout s'accélère, et les fillettes semblent se fondre ensemble jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul corps, un immense serpent rose... Une bonne image de la fusion des individus dans la masse.

Les êtres conscients que nous sommes n'éprouvent pas seulement ce sentiment d'isolement par rapport aux autres et au monde perceptible. Nous souffrons également d'un autre mal : celui de savoir que cette conscience, cette individualité, aura une fin. Or, comme on l'a vu, Canetti n'a pas seulement étudié la masse mais s'est aussi intéressé au pouvoir, au pouvoir extrême, celui de ces tyrans sanguinaires qui sont arrivés au pouvoir le plus absolu qui soit et qui cherchent à vaincre la seule chose qui leur résiste, la mort, du moins pour un temps, en survivant aux autres, en les exterminant.

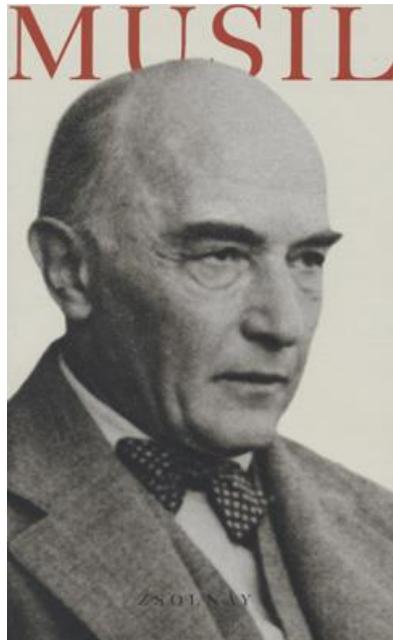
Au fond Canetti, en s'attaquant à la masse et au pouvoir, a mis en lumière deux manières qu'ont les êtres conscients que nous sommes pour combattre les maux qui nous frappent : l'isolement et la mort. Heureusement il y a d'autres solutions. Pour la solitude,

---

<sup>7</sup> Voir *Claude Mesplède et Jean-Jacques Schleret : Les Auteurs de la Série Noire, édit. Joseph K. 1996*

l'amour. J'y reviendrai. Pour la mort, il n'y a pas grand-chose à faire si ce n'est laisser quelque chose après nous : faire des enfants, créer une oeuvre, écrire... Tiens, serait-ce là la raison qui me fait écrire sur le tard ?

### Robert Musil



*L'Homme sans qualités.* C'est dans le bus du CEA que je prenais tous les matins à la Porte d'Italie pour aller travailler à Saclay, au début de l'année 59, que j'ai plongé pour la première fois dans l'univers de Musil et dans celui de la Vienne du début du siècle par la même occasion, en lisant - et en m'en délectant - par petites doses homéopathiques, cette oeuvre<sup>8</sup> si essentielle et qu'il n'a jamais pu achever. A côté de moi venait s'asseoir un de ces vieux chercheurs (il me paraissait vieux alors : il avait peut-être quarante ans !), originaux, intellectuels, comme il y en avait tant à l'époque au CEA, et m'entreprenait régulièrement sur la supériorité des écrivains à

---

<sup>8</sup> Voir : *Robert Musil : Der Mann ohne Eigenschaften*, édit. Rowohlt, Hambourg, 1957

culture scientifique et mathématique (Musil était ingénieur et avait fait de la recherche). Il me citait Stendhal, Baudelaire, Apollinaire, Queneau, que sais-je encore. Ils ont l'esprit d'analyse nécessaire au roman psychologique, me disait-il. Ils évitent les boursoufflures, les redites, les hyperboles, car ils connaissent le sens de la mesure et ils vont droit au but. Ils pratiquent l'ironie, seule capable de brider l'ego démesuré qui afflige forcément tout écrivain. Pratiquant la logique, ils savent mieux que quiconque s'adonner à l'irrationnel, au fantastique, au rêve, à la poésie. C'est lui qui m'a parlé de Lewis Carroll : qui d'autre qu'un mathématicien, me dit-il, aurait pu imaginer qu'il y avait un monde de l'autre côté du miroir ? J'ai souvent pensé à mon ami le chercheur, par la suite, quand je suis tombé sur des écrivains atteints de logorrhée aiguë ou imbus d'eux-mêmes au point de ne plus avoir aucun esprit critique.

Il avait l'air de connaître Musil. Pourtant la traduction en français de *l'Homme sans qualités* devait être récente puisque l'édition allemande définitive n'était sortie qu'en 1950. J'avais demandé à ma tante d'aller me l'acheter dans une librairie de Kehl après avoir lu un article sur lui dans *le Monde*. Je ne me souviens évidemment plus en détail de cette première lecture faite à l'âge de 24 ans. Je me rappelle surtout avoir été frappé de son extraordinaire esprit d'analyse. On l'a traité, paraît-il, de Proust autrichien. Ce qui me paraît faux. Ce que Musil cherche constamment c'est de voir ce qui est « derrière » les réactions et les attitudes de chacun. Cela ressemble presque à une interrogation socratique. C'est une attitude de philosophe, de moraliste, qui n'est pas du tout celle de Proust. Et puis j'avais surtout retenu une réflexion qui m'avait marqué à l'époque : celle d'Ulrich, le héros du roman, qui, un matin, en prenant son petit déjeuner, lit dans la chronique hippique de son quotidien que le cheval X avait du génie. Quelle est cette époque, se dit-il, où l'on peut qualifier un cheval de génial ? J'avais déjà remarqué, se dit-il encore, que l'on avait pris l'habitude de parler d'un boxeur génial ou d'un footballeur génial et donc que l'esprit avait perdu le monopole du génie sans que l'on ne s'en aperçoive. Alors c'est vrai,

pourquoi pas le cheval ? Après tout il faut pas mal de concentration et de coordination pour sauter un obstacle...

Quand je relis Musil aujourd'hui je suis frappé de sa prescience. Certains écrivains sont de véritables caisses de résonance. Ils sentent obscurément ce qui se prépare. Pour moi Musil a été surtout quelqu'un qui a diagnostiqué un mal nouveau qui est apparu en ce début de siècle et qui était la déshumanisation de notre civilisation. Déjà avec *Les désarrois de l'élève Törless*<sup>9</sup>, une nouvelle parue dès 1906. On y trouve, greffée sur les troubles de la puberté, une cruauté inhabituelle, un droit que les forts s'arrogent d'exercer aux dépens des faibles, les futurs seigneurs aux dépens des êtres inférieurs (par la race ?). Et ce n'est probablement pas un hasard si les tortionnaires ont des noms bien allemands : Reiting, Beineberg, et que la malheureuse victime a un nom de métèque, Basini. *L'Homme sans qualités* est beaucoup plus complexe. Pas toujours facile de comprendre où Musil veut nous mener. On y parle de la société viennoise, de l'aristocratie, des intérêts mêlés de l'industrie et de la guerre, de Wagner (qu'il n'aime pas : une musique qui prend par les tripes), de la bêtise (qui fascine et s'habille de beaucoup de vêtements différents alors que la vérité est désavantagée : elle n'a qu'un seul habit), des temps nouveaux et de leur nature. C'est comme si le monde était pris d'une maladie mystérieuse. Tout paraît neuf. Pourtant on ne sait plus très bien si on avance ou si l'on recule. Il y a quelque chose de pourri quelque part. Trop d'ivraie mélangée au bon grain, trop d'erreurs fourrées dans la vérité. On ne sait plus très bien si le monde est véritablement devenu plus mauvais ou si on est simplement devenu plus vieux. Le génie est rongé. Rongé par la bêtise.

Musil qui a une formation scientifique a visiblement une relation ambiguë avec la science. Ulrich, avant de vouloir devenir un

---

<sup>9</sup> Voir : *Robert Musil : Sämtliche Erzählungen, édit. Rowohlt, Hambourg, 1970*. Ce volume contient : *Die Verwirrungen des Zöglings Törless - Vereinigungen - Drei Frauen - Geschichten die keine sind - Die Amsel*. Voir aussi, en français : *Robert Musil : Les désarrois de l'élève Törless, édit. Seuil, Paris, 1960*

homme sans qualités voulait devenir quelqu'un, c. à d. réussir dans un métier. Il est d'abord militaire, puis ingénieur, puis chercheur. Il aime les mathématiques. Il adore leur logique, leur clarté. La science est merveilleuse. Elle est comme un conte de fées. Et Ulrich déteste ceux qui n'aiment pas les mathématiques. Ce sont ceux-là qui ont prétendu que si la culture européenne évolue si mal c'est que la foi, l'amour, la simplicité, la bonté sont aux abonnés absents. Mais ce sont les mauvais mathématiciens qui disent cela, pense Ulrich. Les vrais mathématiciens ne se sont rendu compte de rien. Et pourtant, reconnaît Ulrich, le conte de fées pourrait bien tourner au cauchemar. On a gagné en réalité mais on a perdu en rêves. On n'est pas couché sous un arbre à regarder le soleil à travers ses or-teils. On travaille dans ce monde nouveau. La nouvelle humanité a dû coucher sur une fourmilière. Elle a des fourmis dans les veines. Les mathématiques sont entrées comme un démon dans toutes les activités de notre vie. Elles ont fait de l'homme le maître de l'univers et l'esclave de la machine. On pense à Faust et au pacte avec le diable !

Ailleurs dans le roman (toujours dans la première partie parue en 1930) Musil remonte aux débuts de la science, à Galilée, au 16ème siècle. Les hommes qui ont rejeté les spéculations religieuses et philosophiques pour ne s'adonner qu'à l'étude du réel, du matériel étaient au fond de même nature que ceux qui jusqu'ici étaient les seuls à s'y cramponner, au matériel : les guerriers, les chasseurs et les commerçants, des gens qui ne sont pas réputés pour faire du sentiment. Au fond le ver était dans le fruit dès le début. La raison s'est mariée au matérialisme. Et le matérialisme dont nous souffrons aujourd'hui était dans les gènes de l'ère industrielle.

Que vous dire encore de Robert Musil ? Que contrairement au titre de son roman il était un homme de qualité(s). Une forte volonté d'abord, volonté d'être autre (Ulrich, le héros de son roman s'appelait d'abord Anders, autre), différent de la foule, de rester un vrai individualiste, de toujours garder son jugement, de penser par lui-même. Volonté aussi d'être écrivain, n'être qu'écrivain. Toute sa

vie était tournée vers sa grande oeuvre, jamais terminée. Cela paraît évident quand on lit ses carnets<sup>10</sup>, des carnets qu'il n'a jamais cessé de gribouiller. On y trouve de tout, des lectures, des pensées, des aphorismes, des croquis de personnages rencontrés ou rêvés, des réflexions sur la construction littéraire, sur l'éthique, sur la politique, sur la philosophie, sur la psychanalyse, sur la science. Mais tout doit servir à « l'oeuvre ». Et c'est encore cette oeuvre qui reste prioritaire même lorsqu'il crève de faim à Zurich, après son départ de Vienne, pendant le début de la guerre de 40, et qu'il doit mendier des subsides.

Son biographe Herbert Kraft<sup>11</sup> dit qu'il a trois grandes passions : écrire, fumer et dormir avec une femme dans son lit, sa femme à partir de 1911, Martha, deux fois mariée déjà et qui l'aime à la folie. Certains écrivains ont beaucoup de chance : les femmes se sacrifient complètement pour eux, les vénèrent comme des héros, comme des dieux. C'était aussi le cas de Thomas Mann et de Nabokov. L'épouse de Thomas Mann était pourtant particulièrement intelligente et, née dans une grande famille juive de Munich, probablement plus cultivée que son mari. Mais après son mariage elle s'efface complètement derrière lui, le décharge de tout souci matériel, s'occupe du ménage, des enfants et de toute la bureaucratie. Et je ne suis même pas sûr que ce fut le grand amour, bien sensuel, pour Thomas Mann. Il paraît même qu'il n'a épousé sa femme que parce qu'il avait eu le coup de foudre pour son frère (on connaît ses penchants homosexuels). Quant à Nabokov, si je me souviens bien, il a utilisée sa femme, dès le départ, pour dactylographier ses manuscrits. Et elle aussi, même si elle a probablement plus participé à la vie intellectuelle de son mari, elle s'est totalement sacrifiée pour lui et l'a encore défendu, becs et ongles, lui et son oeuvre, bien après sa mort. De Martha Musil on peut dire qu'elle aussi, n'a vécu

---

<sup>10</sup> Voir : *Robert Musil : Aus den Tagebüchern, édit. Subrcamp, 1968* et *Robert Musil : Journaux Tomes 1 et 2, traduction et présentation Philippe Jaccottet, édit. Seuil, Paris, 1981*

<sup>11</sup> Voir : *Herbert Kraft : Musil, édit. Paul Zsolnay, Vienne, 2003*

que pour son mari. Il n'y a que lui qui comptait, lui et son travail d'écrivain. Au point même que les deux enfants qu'elle avait eus d'un précédent mariage n'ont pas vécu avec eux, le fils est resté avec son père, la fille avec une tante. Mais Robert et Martha formaient un vrai couple lié par une passion violente et sensuelle. Une passion qu'il a transposée dans son livre car c'est celle-là même qui lie Ulrich et sa soeur Agathe. Et qui devient ainsi, de par son caractère incestueux, plus fatale encore. Dans ses journaux Robert Musil dit qu'il entre une composante autiste dans un tel amour. « *Il faut défendre résolument l'amour entre frère et sœur* », dit-il, « *Anders (c'est le premier nom d'Ulrich) l'éprouve comme un sentiment très profond, lié à son refus du monde* ». Je crois que si j'avais eu une soeur j'aurais, peut-être, moi aussi, été amoureux d'elle. Tout en me rendant compte qu'il doit y avoir quelque chose de malsain dans un tel amour, malsain parce que narcissique. Martha Musil a encore traîné sa vie pendant sept ans après la mort de Robert. Elle a d'abord publié - elle a eu tort - un troisième volume de *l'Homme sans qualités*, puis est partie rejoindre sa fille à Philadelphie pour parler avec elle tous les jours de Robert, enfin, lasse de vivre dans un pays où l'on ne lisait pas et où l'on ne connaissait guère Musil, elle est revenue en Europe habiter chez son fils à Rome puis est allée mourir, seule dans sa tristesse, en Suisse.

Chez Musil j'aime l'homme autant que l'écrivain. D'ailleurs on n'a pas besoin de lire ses *Journaux* pour le connaître. Son oeuvre principale est suffisamment transparente. Ce n'était sûrement pas un homme très aimable, très sociable. Il était plutôt renfermé, têtu, persuadé de sa valeur en tant qu'écrivain. Mais c'était un homme toujours sincère avec lui-même, ne se fiant qu'à l'exercice de sa raison, refusant toute croyance, toute idéologie, doutant de tout, et pourtant persuadé, comme moi, que tout, à tout moment, peut et doit être analysé par soi-même, par sa pensée propre. Et cette analyse il l'a conduite depuis les tout premiers temps où il a commencé à remplir ses carnets (les premières notes

datent probablement de 1899 quand il avait 19 ans) et qu'il s'est appelé lui-même, en français, « *Monsieur le vivisecteur* » jusqu'à ce jour fatidique de 1942 où il s'est effondré dans son jardin, vaincu par une autre de ses passions, la nicotine.

Moi je pense souvent à Monsieur le vivisecteur, à celui qui disséquait notre civilisation, sa lente déshumanisation, celui qui pensait qu'il n'était pas anodin de parler du « génie » d'un cheval. Je pensais à lui l'année dernière quand un « artiste » exposait, à Vienne justement, des cadavres sanguinolents qu'il avait embaumés dans du plastique transparent. J'ai pensé à lui cet été encore quand le Festival d'Avignon était abandonné à ce Flamand qui représentait sur scène tous les liquides du corps, les larmes, la sueur et l'urine aussi, et que défendent tant notre Ministre de la Culture que le grand Directeur de l'Opéra de Paris interviewé dans *le Monde* 2 du 22 octobre 2005 (que voulez-vous, « *le théâtre d'image tend à remplacer le théâtre de texte* », et « *le théâtre se doit de refléter formellement la violence, le voyeurisme et la barbarie de l'époque* »). J'ai demandé à mon ami Georges qui préside une association qui s'appelle *Art et Science* et qui organise voyages et visites lors de nombreuses manifestations : « *Que représente pour toi l'art d'aujourd'hui ?* ». « *L'art, aujourd'hui, est transgression* », me dit-il. Or qui dit transgression, dit transgression de valeurs. Et ces valeurs, hélas, sont celles de l'humanisme, de la dignité humaine. Je pense encore à Musil lorsque je vois toute cette télé-réalité et, d'une façon générale, le règne de la bêtise à la télé (lui qui disait que la bêtise avait toujours un avantage sur l'intelligence).

Et je pense aussi souvent à Canetti. Quand j'observe certains phénomènes de masse propres à notre époque, les sectes p. ex. ou les raveparties. Ou des phénomènes de fuite devant son identité, sa solitude, tels que la drogue... Et je pense aussi à lui quand je vois des comportements de masse qu'il n'avait pas pu imaginer, ceux provoqués par les médias, essentiellement la télé, et qui ont ceci de particulier c'est que les masses se forment sans qu'il y ait de contact physique entre les individus, de rupture de cette aura qui entoure chaque individu, cette fameuse intrusion qui était paraît-il nécessaire

pour que l'individu se fonde dans la masse. Or ces comportements existent, ils jouent sur la mode, les façons de vivre, les opinions, et surtout sur les réactions politiques. Comment expliquer autrement ces flux et ces reflux, qui vont entre droite et gauche, entre pour et contre, que ce soit à propos d'un homme politique ou d'un sujet tel que la constitution européenne?

Au fond Canetti et Musil avaient pas mal de choses en commun. Même si Musil se situe à un tout autre niveau sur le plan littéraire et que le nom de Canetti n'apparaît pas une seule fois dans tous ses carnets. Mais tous les deux se sont intéressés essentiellement à la façon dont la société et la civilisation étaient en train d'évoluer au cours de ce 20ème siècle. Et recherché ce qui était nouveau et ce qui était ancien dans la nature des hommes qui en étaient les acteurs. Et tous les deux ont eu une idée fixe qui a rempli leur vie : Canetti les phénomènes de masse et de pouvoir, Musil son *Homme sans qualités*. Et j'ai trouvé d'ailleurs une étrange relation entre les deux : Canetti commence sa recherche après avoir vécu une expérience mystérieuse de foule lors d'une manifestation ouvrière de protestation contre l'assassinat de Rathenau et dans le roman de Musil on décrit un tel phénomène de masse (l'enivrement, la perte de la conscience individuelle, expérimentés par un des personnages, Walter, celui qui s'enivre déjà de la musique de Wagner) lors d'une autre manifestation, plutôt de droite, celle-là, et où éclatent les cris de « *Vive Arnsheim !* ». Or Arnsheim est le personnage qui dans l'esprit de Musil représente ce même Rathenau. Il le dit lui-même dans ses *Carnets* (carnet 7).

Alors j'ai voulu savoir qui était cet homme mystérieux. Et c'est sur le net que je l'ai trouvé. Un homme tout à fait étonnant. Son père, Emile Rathenau, prend une licence d'Edison pour l'Europe et crée Edison-Deutschland (1883) qui devient la célèbre firme d'électricité AEG (1887), probablement une des premières grandes réussites industrielles de l'Allemagne du début du siècle. En 1900 AEG avait déjà construit, dans le monde, 248 centrales élec-

triques. Dès 1908 la firme emploie 32 000 salariés. Walter Rathenau, fils aîné d'Emile, fait des études scientifiques à Berlin et Strasbourg, devient ingénieur, travaille dans plusieurs industries avant de rejoindre AEG, d'abord comme membre du Conseil de surveillance, puis comme Directeur, enfin comme Président. Mais cela ne lui suffit pas : il veut absolument réussir une carrière littéraire, publie de nombreux ouvrages (*Critique de notre époque, La mécanique de l'esprit, De l'avenir*, etc.) et finit par se tourner vers la politique. Déjà avant la guerre il cherche à promouvoir une politique coloniale pour l'Allemagne et parcourt avec le secrétaire d'Etat aux colonies l'Afrique du Sud et l'Afrique orientale. Pendant la guerre il coopère avec le Ministère de la Guerre en organisant l'approvisionnement de l'Allemagne en matières premières. En 1919 il devient le représentant du gouvernement en affaires économiques lors des grandes conférences internationales d'après-guerre de Versailles, Spa et Londres. Il négocie avec la France pour obtenir une diminution ou plus de délais pour le paiement des indemnités de guerre. En février 1922 il devient Ministre des Affaires étrangères et négocie avec les Soviétiques l'accord de Rapallo suivant lequel les deux parties renoncent à toute demande de réparation et s'engagent à coopérer ensemble. Mais il s'engage également sur le plan social, fait partie des fondateurs du parti démocratique, libéral, de centre gauche, demande l'égalité des chances pour tous (par l'éducation et grâce à de meilleurs salaires), et tout en restant un champion du capitalisme, souhaite une forte implication de l'Etat. Peut-on le considérer comme le père du capitalisme rhénan ? Je ne sais pas, mais ce qui est sûr c'est qu'il est un des premiers à comprendre l'importance que les questions économiques vont prendre dans les sociétés à venir.

Et c'est probablement cet aspect des choses qui intéresse Musil dans le personnage de Walter Rathenau qu'il rencontre pour la première fois lors d'une conférence en 1914. De nombreux chapitres de son roman traitent de ce qu'il appelle « *l'Action parallèle* »

qui réunit des représentants éminents de la Cacanerie, hauts-fonctionnaires, généraux en retraite, industriels, hommes de lettres et intellectuels, et dont le but officiel est de préparer je ne sais plus quel anniversaire de l'Empereur ou de la dynastie, en profiter pour faire pâlir de dépit l'Empereur d'Allemagne et rassembler le pays autour de cette momie de François-Joseph. Mais Ulrich s'aperçoit bientôt qu'il s'agit de bien autre chose et qu'en sous-main on parle de préparation militaire, de puits de pétrole en Roumanie et de coopération entre l'armée et l'industrie. Et le personnage le plus brillant et le plus influent du groupe est le Dr. Paul Arnheim dont Walter Rathenau est le modèle. Certains critiques ont reproché à Musil d'avoir faussé le portrait de Rathenau. Reproche complètement injuste. Musil voulait montrer comment, dans le monde nouveau, l'économie s'introduit dans la politique, et, bien plus, a intérêt à coopérer avec les militaires. Je trouve que dans cette histoire Musil a été plutôt un visionnaire : on l'a vu dans l'Allemagne nazie (voir les Krupp et tous les autres), on le voit encore aujourd'hui aux Etats-Unis (le fameux complexe militaro-industriel contre lequel Eisenhower avait déjà mis en garde et qui est bien au pouvoir aujourd'hui avec Bush et Cheney). Et il faut défendre le droit de l'écrivain de prendre dans les personnages réels ce qui l'intéresse et de laisser tomber le reste. Chez Rathenau Musil a effectivement beaucoup puisé : le physique, la richesse, le don de la parole, l'origine juive, la réputation littéraire, mais il en a fait un personnage qui sait ce qu'il veut et a laissé tomber toute la complexité, l'ambiguïté du Walter Rathenau réel.

Stefan Zweig qui l'a bien connu dit de Rathenau qu'il a voulu tout englober, être un homme de la Renaissance, mais il est difficile d'être encyclopédique au 20ème siècle. On risque de n'être qu'un touche-à-tout, un dilettante, dit Zweig. Walter Rathenau était plein de contradictions : ultra-riche, il était pour la suppression de l'héritage ; pacifiste, il a organisé l'approvisionnement militaire pendant la guerre ; démocrate et social, il favorisait la politique coloniale ; capitaliste, il était pour le monopole de la production de

l'électricité ; juif, il était un grand patriote et admirait la Prusse et l'esprit allemand. D'ailleurs, entre-temps j'ai réussi à me procurer l'un de ses livres : *Walther Rathenau : Impressionen, édit. S. Hirzel, Leipzig, 1902*. Or celui-ci contient, parmi quelques histoires assez amusantes comme celle de ce cimetière américain qui a décidé d'installer dans tous les cercueils des téléphones pour que les enterrés qui ne sont pas réellement morts puissent le faire savoir, des histoires talmudiques, donc issues de la tradition juive, mais aussi un violent réquisitoire contre les juifs qui ne font rien pour s'intégrer culturellement et socialement. Ce texte intitulé *Höre Israel* (*Ecoute Israël*) a des accents authentiquement antisémites. « Une horde asiatique » en plein milieu de Berlin, « un organisme étranger » dans le corps du peuple allemand, ils restent entre eux, se ferment au contact avec les autres, « ils vivent dans un ghetto invisible et - pour moitié au moins - volontaire ». Il paraît, d'après Bernard Haegeli, le propriétaire de la librairie *L'Amateur* à Strasbourg, qui me l'a procuré, que ce texte a fait un véritable scandale à l'époque, que le père de Rathenau a essayé de racheter tous les exemplaires et que Walter Rathenau lui-même a éliminé plus tard cet écrit de l'édition de ses oeuvres complètes. Il n'empêche : c'est un bon exemple de l'attitude que prennent certains juifs à l'époque pour, d'une part, se démarquer de leurs congénères et, d'autre part, pour les inciter à évoluer plus rapidement. C'est un peu le cas de Karl Kraus opposé à la fois au sionisme de Herzl et à la défense de Dreyfus. Kraus a même été, un moment, en faveur de la conversion en masse au christianisme de toute la communauté juive ! Rathenau ne pense pas que ce soit la bonne solution. Il doit penser à la malheureuse expérience des Marranes !

C'est le 24 juin 1922 que Walter Rathenau est assassiné à Berlin par un groupuscule d'extrême-droite (2 anciens officiers, membres de l'organisation Consul). Dès le lendemain 250 000 Berlinoises manifestent spontanément. Le 27 juin les syndicats appellent à la grève de protestation : elle est suivie par des millions d'ouvriers

à travers le pays. C'est à une de ces manifestations que participe Elias Canetti à Francfort. Qu'est-ce que l'extrême-droite reprochait à Rathenau ? D'avoir négocié avec l'ennemi français, d'avoir fait un accord avec les Bolcheviques et... d'être juif. Mais en même temps, avec chaque acte de terrorisme, on assénait un coup de plus à la République de Weimar, la république haïe. Le chemin qui allait conduire vers Hitler était déjà tout tracé.

(2005)

Textes-sources : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 4, M comme Musil* et *Vienne, capitale de la Cacanie*.